

## **Preuve d'indépendance**

Dans la zone rouge, en plein centre-ville, des engins de guerre sillonnaient les rues. On remarquait aussi, avec ces machines, des enfants et des femmes soldates. L'innocence enfantine rengainée, le cœur de mère endurci, la crainte qu'ils inspiraient n'était en rien inférieure à celle dont jouissent les hommes. La survie des assiégés appelait à une soumission totale.

Censés être là pour protéger la population contre les rebelles, les membres de l'armée loyaliste se comportaient au contraire comme des bourreaux – n'hésitant pas à s'introduire dans les maisons des citoyens afin de tuer et voler. Mais soudain, on entendit des bruits de pas. Par leur fréquence et leur retentissement, il était impossible de croire qu'ils étaient l'œuvre d'une seule personne. Les esprits s'affolèrent. Les occupants armés sortirent des maisons, tandis que la population opprimée s'y cloisonnait.

Le corps militaire fut rassemblé en urgence sous la grande tente. Le commandant principal décida de s'enquérir de la situation auprès du chargé des renseignements, ancien mili-

cien incorporé dans l'armée nationale en contrepartie d'une amnistie.

« Que se passe-t-il ? As-tu donné ta langue au chat ? Je t'ai posé une question ! »

Le soldat ouvrit la bouche. Cependant, il la referma aussitôt. Alors, le commandant se précipita sur lui et le gifla.

« Te moques-tu de moi imbécile, hein ? »

Le chargé de renseignements frémit de douleur.

« Non, chef !

— Alors, parle ! »

Le militaire se tut une nouvelle fois. Le commandant l'agressa de nouveau. Encore et encore. Jusqu'à ce que le chargé de renseignements dévoile le fond de sa pensée.

« Nous ignorons tout de ce qui vient vers nous, chef ! Nous avons été pris par surprise ! »

Trahissait-il par la même occasion les membres de son équipe ?

L'officier se trouva interloqué :

« Quoi ? »

Abandonnant ses frères d'armes, il sortit à l'encontre de l'inconnu qui arrivait. Sa progression soulevait une importante vague de poussière.

\* \* \*

Face à cette masse en ébullition qui se retrouvait désormais à quelques centaines de mètres du camp improvisé des militaires, en plein centre-ville, des fusils pointaient déjà. Les soldats reçurent ensuite l'ordre de mitrailler le ciel en guise de sommation. Les premiers coups tirés incitèrent évidemment la foule à s'arrêter. Et le brouillard qui la masquait finit par s'estomper.

On avertit le commandant que cette foule-là était composée d'individus non armés.

Il attrapa un haut-parleur et se mit à tonner :

« Que voulez-vous ? »

Pour réponse, le silence. Le militaire reprit avec plus de fermeté :

« Que voulez-vous, pour la toute dernière fois ? »

Une voix aiguë se fit entendre :

« Protester !

— Protester, contre qui ?

— Vous !

— Pourquoi ? Hors de question ! »

À cet instant, des voix s'élevèrent au loin pour contester la décision prise.

Le commandant renchérit :

« Vous ne protesterez pas, de gré ou de force ! »

La montée des voix s'intensifia. Les esprits s'échauffèrent. Les voici entonnant des chants de liberté, comme pour défier celui qui les empêchait de manifester et affirmer que ses grimaces n'auront pas d'effet sur leur courage.

La foule finit par se calmer. Et un manifestant, muni d'un porte-voix et d'un papier, la devança largement. Il s'apprêtait à adresser aux fidèles de Mobutu un message :

« Ô frères, ô sœurs ! Pour l'amour de notre pays, le vôtre également, déposez les armes ! Et acceptez la venue de Laurent Désiré Kabila au pouvoir ! Nous ne voulons plus retourner en arrière. Être dépendant sur toutes les formes que ce soit. Main dans la main, boutons l'élément perturbateur qui nous divise. »

Le commandant s'étonna de leur courage. Et, il s'en amusait même. Par ailleurs, il fallait réagir et sur le champ. Mais pas comme l'auraient souhaité les revendicateurs.

SOMMAIRE